



*Japanese
Only*

récit
Jérôme Schmidt

photographies
Yann Stofer

Une plongée inédite
dans la nuit japonaise
et ses fantômes



Japanese Only

Jérôme Schmidt
récit

*À Natori-san, Master de Bird/56,
où tout a fini par s'aligner*

« Ici, tout est permis... Et c'est pour ça que ce quartier existe ! » C'est dans un grand éclat de rire aigu que le tenancier d'End Up, un bar de nuit d'Osaka, a tenté de m'expliquer, dans son *broken English*, pourquoi Kita-shinchi, quartier du nord de la ville coincé entre les gratte-ciel d'Umeda et la rivière Tosahori, pouvait encore bien exister. Cela faisait plusieurs voyages, plusieurs années, que je passais mes nuits dans cette étrange Babylone japonaise réglée sur du papier à musique : ballet de limousines noires déversant son lot de patrons et cadres supérieurs à peine le jour tombé, hordes de rabatteurs et petites mains du crime organisé les guidant avec une fausse humilité vers des cabarets *Japanese only* où aucun *gaijin* n'aurait osé tenter d'entrer, et puis, des heures durant, les chants lointains des karaokés privés, les froissements des kimonos des *Mamas* impeccablement mises suivies de leurs hordes d'hôtessees prêtes à ruiner leurs prétendants d'une nuit, d'une semaine, d'une vie.



Chez End Up, au cœur du luxueux quartier de Kita-shinchi.

Gaijin : étranger au Japon.

Mama : patronne des établissements de nuit.

Salaryman : terme générique désignant les employés de bureau.

Fūzoku : par extension, tout ce qui touche à l'industrie du sexe.



Les hôtesse se dirigent vers les cabarets nocturnes dès le début de soirée.

Kita-shinchi était la progéniture des *bubble years*, cette bulle économique qui avait porté le Japon tout en haut de l'économie mondiale et érigé le *salaryman* en bienfaiteur de sa famille et de ses maîtresses anonymes. Dans tout le pays, l'hystérie consumériste s'était un peu calmée avec le vieillissement de la population et l'atténuation, légère, du patriarcat ; depuis, les quartiers tels que Kita-shinchi se faisaient moins rutilants, moins arrogants. Ici pourtant, dans ces quatre rues peuplées de milliers d'établissements de nuit vendant la *possibilité* — d'écoute, de sexualité, d'amour même — régnait encore l'industrie du *fuzoku*, cette industrie du service si vivace créée par le Japon, allant du simple bar haut de gamme au bordel 5 étoiles régi par ses règles strictes et ses débordements contenus. Ici, oui, tout était permis, comme le patron d'End Up venait de me l'expliquer. Ici, tout fantasme avait une réponse, physique, géographique. Ici, tout était solution.

J'avais échoué chez End Up à bien des reprises, au gré des années et des nuits solitaires. Passant près de la moitié de ma vie professionnelle au Japon — pour l'écriture et le repérage de films ou de livres, après une première période en tant que musicien, à m'y produire en concert — depuis plus d'une décennie, j'avais fait d'Osaka le point nodal de mes voyages : une alternative à Tokyo et sa

ville circulaire brassant les hordes de touristes, une ville verticale qui n'hésitait pas à arborer ses disparités sociales, de la décadence assumée de Kita-shinchi aux quartiers pauvres de Kamagasaki, où je passais une partie de mes journées, en préparation d'un long-métrage. À chaque quartier, ses codes ; à chaque ruelle, sa dérive.

Les « maisons de thé » de Tobita-shinchi, à côté du quartier des intouchables de Kamagasaki, étaient pour les *punters* du monde entier une sorte d'oasis de la prostitution au grand jour, tandis que Kita-shinchi et ses néons virulents intimaient à l'étranger de passer sa route. Je préférais l'énigme impossible que me proposait Kita-shinchi à l'offre brute de Tobita-shinchi, à ses devantures d'anciennes maisons de thé de l'ère Edo transformées en vitrines à prostituées, offertes au passant par les gestulations de vieilles femmes au sourire forcé dont la voix suraiguë glapissait quelques « *oni-saaaaan* » à chaque client potentiel. Derrière elles se trouvaient les « filles » vendues pour l'occasion, de 15 000 à 30 000 yens, et chargées de servir pour cette somme une tasse de thé (et plus, avec ou sans affinités). Tobita-shinchi faisait partie de la poignée de quartiers autorisant, au Japon, le commerce *full service* du sexe, c'est-à-dire avec pénétration, même si personne n'était dupe du « menu de l'amour » proposé



Une maison de thé à Osaka, avec *Mama* au premier plan, et prostituée en arrière-plan.

par bien des autres catégories de commerce du monde de l'industrie du sexe, le *fuzoku*.

—◇—

« La règle, c'est l'hypocrisie », m'avait un jour confié un partenaire d'éthylisme nocturne, surpris qu'un homme à la chemise blanche si impeccable puisse s'intéresser aux « secrets inavoués » de la société japonaise. Lui-même arborait un costume coûteux et une montre élégante de marque suisse, accoudé à un petit *snack* d'une des arrière-ruelles (les *yokocho*) du quartier populaire d'Ōimachi, au sud de Tokyo. Un terrain de jeu pour les yakuzas et les *Philippine bars*, ces bars à hôtesses d'Asie du Sud-Est (Philippines, Thaïlande — indifféremment) où les *salarymen* japonais allaient se réfugier en quête de contact physique bon marché. Le *snack* (des karaokés avec *Mama* et hôtesses poussant la chansonnette avec le client) où nous nous étions croisés appartenait à Chiemi, une élégante septuagénaire parlant, chose rare, un excellent anglais grâce à ses nombreux allers-retours en Australie pour pratiquer la plongée sous-marine. Le client n'en était pas vraiment un : après avoir eu pour maîtresse pendant plus de trois décennies notre hôtesse du soir au sein de plusieurs *kabakura* (cabarets) du riche quartier de Ginza à Tokyo, il lui avait

Yakuzas : familles du crime organisé qui règnent notamment sur la nuit japonaise.



Un *snack bar*, à Tokyo, et sa *Mama*.

offert un petit établissement au moment où il allait prendre sa retraite. Désormais, il pouvait ainsi aller la voir à quelques arrêts de métro de chez lui sans éveiller les soupçons de son épouse, avec qui il devait cohabiter depuis sa retraite. Ce *snack* était le cadeau, très habituel, d'un riche client de *kabakura* voulant remercier la fidélité à travers les âges de l'une de ses maîtresses. Chiemi n'avait guère apprécié d'atterrir à Ōimachi, au milieu des karaokés chinois et des Thaïlandaises vêtues de manière trop vulgaire, disait-elle, mais elle était restée jusqu'au bout fidèle à son client. Une vie, au service.

Chiemi ne disait d'ailleurs rien d'autre que son fidèle amant : l'hypocrisie règne partout. À Ōimachi, dans ces *Philippine clubs* où dans les recoins sombres les plus dispendieux ont droit à une jouissance manuelle ou buccale, interrompue à chaque fois qu'un nouveau client pousse la porte de l'établissement ; à Ginza ou Kita-shinchi, royaumes des millionnaires et du *fuzoku made in Japan* où tout était donc permis ; dans les quartiers rouges de Yoshiwara (à Tokyo) où une tasse de café ouvrait la porte des bordels aux allures de palaces du désert du Nevada, et à Tobita-shinchi où le thé vert servi dans des maisons de bois équivalait à une passe traditionnelle. Mais il ne fallait pas aller si loin pour trouver service à son fantasme, m'assurait Chiemi comme bien d'autres



Dans un *Philippine club* du quartier d'Ōimachi.

Love hotel : hôtels à louer pour une (STAY) à trois heures (REST), situés le plus souvent dans des quartiers dédiés.

interlocuteurs me l'avaient ensuite confirmé : à presque chaque station de métro de toutes les villes du pays, de tels établissements *fuzoku* étaient disséminés — parfois dans les étages, parfois derrière des façades borgnes, parfois dans des quartiers entiers dédiés au repos du *salaryman*, parfois au creux de la montagne, dans des *love hotels* faisant office de lupanars de campagne. Au Japon, le sexe était partout visible pour l'œil affûté, même si la sexualité, disait-on, n'était plus qu'un vague souvenir écrasé par des décennies de stress, d'alcoolisme quotidien et d'absence totale d'amour entre conjoints.

Chiemi ne s'était jamais mariée, et c'était pour cette raison, notamment, que son client l'avait ainsi remerciée de sa fidélité. Elle était d'ailleurs bien heureuse de ne pas avoir pris le chemin tout tracé des femmes japonaises d'après-guerre : un mariage arrangé, un couple sans rien d'autre en commun que deux enfants conçus à la va-vite lors des trois premiers semestres de mariage, puis des années à attendre en maîtresse de maison les retours alcoolisés de l'époux à l'aube, les chemises blanches à repasser et à amidonner, les petits déjeuners à préparer, la semaine de vacances annuelle à cohabiter avec son conjoint, cet inconnu. Non, Chiemi était vraiment contente de ne pas avoir connu tout cela.

De ses années de *kabakura* à Ginza, au plus fort de la bulle économique, elle avait gardé le goût d'un luxe daté — les foulards Hermès, les robes Saint Laurent vintage en mousseline, les discrètes broches en or et diamants — et les gestes du *fuzoku* : des mains apprêtées faisant tourner les glaçons à chaque verre commandé, la voix devenant un peu plus perchée en réponse aux requêtes des clients, l'empressement forcé à satisfaire chaque demande. Pourtant, à plus de soixante-quinze ans, elle n'avait pas perdu son goût de l'indépendance : elle expulsait d'un ton cassant ce jeune *salaryman* écroulé au comptoir qui débitait des insanités à l'égard des femmes, gardait sur le pas de la porte les rares policiers venus vérifier si toutes les règles de son *snack* étaient respectées, éconduisait rapidement les jeunes yakuzas après leur avoir glissé subrepticement une enveloppe entre les mains, comme si de rien n'était. Elle m'avait laissé entrer, m'avait-elle expliqué, parce qu'elle avait remarqué mes chaussures bien cirées et qu'elle aimait se rappeler qu'un jour, elle avait parlé anglais. Je retournais la voir à chacune de mes visites à Ōimachi ; à chaque fois, je la retrouvais toujours aussi élégamment mise, souvent flanquée de son client/amant/propriétaire, ancien dirigeant d'une grosse entreprise pétrochimique. Chiemi savait qu'elle finirait ses jours ici, dans

ce petit *snack* où un jazz mielleux s'écoulait d'enceintes *eighties* et où elle servait chaque nuit jusqu'à 4 heures du matin un vin rouge australien trop puissant ou du *shōchū* glacé, cet alcool de pomme de terre ou de riz que les hôtes du *fuzoku* offrent par litres chaque soir à leurs clients.

—◇—



Reiko, au cœur du quartier de Nakano.

À l'exact opposé de la ville, dans le même dédale de *yokocho*, un autre *snack*, une autre lumière, un autre velours, un autre client. Ici, la maîtresse des lieux est chinoise, depuis longtemps installée au nord-ouest de Tokyo. Elle était arrivée à l'âge de vingt ans, suivant un riche client japonais d'un bar à hôtes de Hong Kong, qui lui avait acheté son *snack*, joli écrin rouge du quartier de Nakano. Reiko ne s'appelle pas Reiko, mais c'est sous ce patronyme que ses clients la connaissent. Chaque soir, ils s'installent sur les tabourets hauts de son petit comptoir et chantent au karaoké de vieilles chansons japonaises ou chinoises, des reprises des *Champs-Élysées* de Joe Dassin ou de *Tout, tout pour ma chérie* de Polnareff, voire s'aventurent sur du hard-rock à la Scorpion.

Reiko fait partie du paysage du quartier. Ici, tout le monde se connaît, tout le monde s'observe à travers les vitres fumées des éta-

blissements *fuzoku*. Juste au coin, il y a un autre *snack*, tenu par une vieille femme que tout le monde surnomme *Moomin*, du fait de sa ressemblance avec les hippopotames du dessin animé éponyme finlandais. Un peu plus bas, c'est un vieil homme « armé » de quatre hôtes qui accueille les employés de la NHK, la télévision japonaise, tous les soirs à la sortie de leur bureau. À l'étage, il y a Wha Ha Ha, et son adorable grand-mère flanquée de ses trois filles, pour un établissement familial et accueillant. Puis, dans les dédales des petits immeubles situés en périphérie, quelques salons de massage cachés, réservés aux plus roués des noctambules.

Seule au milieu du *fuzoku* japonais, Reiko tient une place de choix. Sans âge — elle esquivera toujours la question —, sans autre attache que sa fille qui l'a trahie — le compagnon de Reiko a fini par préférer la fille à la mère, et par partir en vidant les comptes de cette dernière —, elle a le regard mélancolique et vague de celles qui n'ont plus aucune raison de croire au miracle. Chaque nuit, à raison de 10 000 à 20 000 yens par client offrant champagne et vin blanc à la ronde, elle gagne de quoi perdre dès le lendemain au *pachinko*, ces flippers à sous ou machines à billes, comme plaisantent les Japonais. Le *pachinko* n'est pas une passion, mais une simple addiction. Elle y déteste

Pachinko : équivalents des casinos où les clients remportent des billes en acier échangeables contre de l'argent.



Une salle de *pachinko* dans un quartier populaire d'Osaka.

l'odeur des corps qui sentent la fumée froide, la nervosité des mains émaciées qui activent les roues des machines, le bruit assourdissant de la *noise* créée par les billes qui s'amoncellent. Pourtant, comme chaque matin, elle retournera dans le grand complexe qui borde l'artère commerçante où elle tient son *snack*. Comme chaque jour, elle y perdra sa recette du soir précédent. Comme chaque soir, elle rouvrira son bar de nuit, sourira parfaitement à ses prétendants quinquagénaires, chantera à l'unisson ces vieux standards des karaokés CyberDAM.

Avec le temps, elle a appris à ne plus détester ces clients, confie-t-elle. Cela a pourtant été le cas pendant très longtemps. À Ginza, où elle a commencé comme simple hôtesse, comme Chiemi ; à Nakano, quand elle a enfin été indépendante. Elle n'a pas plus appris à les aimer. Dans un anglais parfait, sans se départir de son sourire désarmant, elle m'explique à quel point chacun d'eux est insistant, à quel point leurs propositions répétées de mariage l'exaspèrent. Eux ne comprennent pas nos échanges, et se contentent de s'abrutir un peu plus, solitudes alignées face à elle. Parfois, quand le bar est vide, elle sort une boîte de photographies Ektachrome d'où elle extrait quelques vieux clichés de ses années dorées, quand l'argent tombait du ciel de Ginza et qu'elle ne connaissait pas encore le vortex du *pachinko*. Reiko n'a

aucune nostalgie, car elle est venue au Japon sans avoir rien à perdre. Celle qu'elle attend, c'est sa fille, qui lui reviendra un jour, peut-être.

—◇—

« Ici, la sexualité est une expression du pouvoir, de la richesse. Tout s'achète, sans aucune transgression », m'avait expliqué une jeune universitaire de Fukuoka, qui travaillait sur l'histoire de la sexualité japonaise. « La sexualité est externalisée, elle n'appartient pas au couple mais à l'homme ou à la femme qui en a fait un bien de consommation comme un autre. » Chaque soir, dans le quartier d'Ikebukuro où je réside depuis plusieurs années, cette phrase résonne en moi. À l'ouest de cette énorme gare de métro du nord de Tokyo — près de cent sorties, au total, des deux côtés de la voie ferrée —, s'étend l'un de ces quartiers rouges dont regorge le Japon. À la sortie nord attendent les femmes et les hommes d'un soir, sur le chemin de la colline des *love hotels* d'Ikebukuro. Comme à Shibuya. Comme à Shinjuku. Comme à Ueno. Comme à Uguisudani. Comme à Kamata. Comme autour de plusieurs dizaines de stations de métro tokyoïtes.

Dans ces quelques ruelles mal éclairées qui jouxtent la voie ferrée et la grande tour d'incinération des ordures du quartier, des couples



Un *love hotel* perdu dans la campagne.



Dans les chambres thématiques d'un *love hotel* d'Okayama.

légitimes ou non se glissent furtivement vers l'entrée borgne d'établissements offrant un cocon de quelques heures (l'option « *Rest* », pour trois heures ; « *Stay* » pour y dormir), nuit et jour, pour quelques milliers de yens. Hôtel X, Hôtel Casablanca, Hôtel Lixia, Hôtel Lutetia, Hôtel Lala, Hôtel Mint, Hôtel « Putit Bourjois »... tous proposent des chambres sans fenêtres et dotées de nombreux accessoires : godemichés, lubrifiant, sex-toys divers, costumes et déguisements, bains à remous. Et des décors *normcore* ou exotiques, façon carton-pâte : faux bains romains, lits-coquillage, miroirs recouvrant murs et plafonds, toboggans sur duplex, manèges de fête foraine, bolides façon Lamborghini Countach en plastique grandeur nature.

À l'entrée, tout est fait pour ne jamais être vu : le guichet d'accueil consiste en une fente d'une vingtaine de centimètres, à hauteur de ceinture, où s'échangent les billets contre une clé de chambre. Personne ne parle, tout reste muet, automatisé depuis des décennies. Et si le client vient seul, il trouvera sur la table de chevet de sa chambre un catalogue de numéros de téléphone à contacter pour trouver de la compagnie ou convoquera une prostituée commandée en quelques clics sur les sites de *delivery health*. La santé, à domicile, uberisée. Le *love hotel* concentre la consommation de

la sexualité au quotidien. Avant d'y entrer, on passe acheter un cadeau symbolique dans les énormes *department stores* des stations de métro — pour offrir à sa dulcinée, pour croire un tant soit peu à l'amour, pour vivre la fiction jusqu'au bout, sans plus d'ambages. Les couples sortent séparés de ces établissements, une fois la sexualité consommée. Si la partenaire est une maîtresse habituelle, elle exécutera une courbette rapide, avant de disparaître dans la nuit ; si c'est une professionnelle, elle se contentera de sortir quelques secondes après son client, et prendra la direction opposée, son petit sac-cadeau à la main.

—◇—

Ikebukuro abrite tout ce que le commerce de la sexualité peut proposer. Cet ancien quartier libertaire qui effrayait la bourgeoisie japonaise dans les années 1970 à cause de son parc — *IKB West Park*, objet d'une série télévisée dramatique —, épice de la crise des opiacés de l'époque, a tour à tour accueilli étudiants gauchistes, immigrants chinois, et *travelers* désargentés. Avec une seule constance : la mainmise des clans yakuzas sur ce haut lieu du *fuzoku*. Chaque matin, alors que je n'ai pas avalé mon petit déjeuner, je vois encore traîner quelques *salarymen* hagards tentant d'entrer

Department store : nom anglais donné aux nombreux grands magasins qui surplombent les gares.



Un lit-coquillage dans un *love hotel* d'Ikebukuro.

Yann Stofer
photographies

Japanese Only





















